

DIEU ET L'ÉTAT

Première partie: «LA MATIÈRE OU DIEU», ou «L'ÊTRE ET LE NÉANT» (*)

Trois éléments ou trois principes fondamentaux constituent dans l'histoire les conditions essentielles de tout développement humain, collectif ou individuel: 1- l'animalité humaine; 2- la pensée, 3- la révolte. A la première correspond proprement l'économie sociale et privée; à la seconde, la science; à la troisième, la liberté.

Les idéalistes de toutes les écoles, aristocrates et bourgeois, théologiens et métaphysiciens, politiciens et moralistes, religieux, philosophes ou poètes, sans oublier les économistes libéraux, adorateurs effrénés de l'idéal, comme on sait, s'offensent beaucoup, lorsqu'on leur dit que l'homme, avec son intelligence magnifique, ses idées sublimes et ses aspirations infinies, n'est, comme tout ce qui existe dans le monde, qu'un produit de la vile matière.

Nous pourrions leur répondre que la matière dont parlent les matérialistes, matière spontanément, éternellement mobile, active, productive, la matière chimiquement ou organiquement déterminée et manifestée par les propriétés ou les forces mécaniques, physiques, animales et intelligentes, qui lui sont forcément inhérentes, que cette matière n'a rien de commun avec la vile matière des idéalistes. Cette dernière, produit de leur fausse abstraction, est effectivement une chose stupide, inanimée, immobile, incapable de donner naissance au moindre produit, un *caput mortuum* (**), une vilaine imagination opposée à cette belle imagination qu'ils appellent Dieu; vis-à-vis de l'Être suprême, la matière, leur matière à eux, dépouillée par eux-mêmes de tout ce qui en constitue la nature réelle, représente nécessairement le suprême néant. Ils ont enlevé à la matière l'intelligence, la vie, toutes les qualités déterminantes, les rapports actifs ou les forces, le mouvement même, sans lequel la matière ne serait pas même pesante, ne lui laissant rien que l'impénétrabilité et l'immobilité absolue dans l'espace; ils ont attribué toutes ces forces, propriétés et manifestations naturelles, à l'être imaginaire créé par leur fantaisie abstractive; puis, intervertissant les rôles, ils ont appelé ce produit de leur imagination, ce fantôme, ce Dieu qui est le néant, «Être suprême»; et, par une conséquence nécessaire, ils ont déclaré que l'Être réel, la matière, le monde, était le néant. Après quoi, ils viennent nous dire gravement que cette matière est incapable de rien produire, ni même de se mettre en mouvement par elle-même, et que par conséquent elle a dû être créée par leur Dieu.

Qui a raison, les idéalistes ou les matérialistes? Une fois la question posée, l'hésitation devient impossible. Sans doute, les idéalistes ont tort et les matérialistes ont raison. Oui, les faits priment les idées; oui, l'idée, comme l'a dit Proudhon, n'est qu'une fleur, dont les conditions matérielles d'existence constituent la racine. Oui, toute l'histoire intellectuelle et morale, politique et sociale de l'humanité est un reflet de son histoire économique.

Toutes les branches de la science moderne, de la science vraie et désintéressée, concourent à proclamer cette grande vérité, fondamentale et décisive: le monde social, le monde proprement humain, l'humanité, en un mot, n'est autre chose que le développement suprême, la manifestation la plus haute de l'animalité - au moins pour nous et relativement à notre planète. Mais comme tout développement implique nécessairement une négation, celle de la base ou du point de départ, l'humanité est en même temps et essentiellement la négation réfléchie et progressive de l'animalité dans les hommes; et c'est précisément cette négation, rationnelle parce qu'elle est naturelle, à la fois historique et logique, fatale comme le sont les développements et les réalisations de toutes les lois naturelles dans le monde, c'est elle qui constitue et qui crée l'idéal, le monde des convictions intellectuelles et morales, les idées.

(*) Titre de cette partie choisi par Anti.mythes.

(**) Littéralement: «tête morte»; pigment ocre résultat de la calcination du sulfate de fer.

Oui, nos premiers ancêtres, nos Adam et nos Ève, furent, sinon des gorilles, au moins des cousins très proches des gorilles, des omnivores, des bêtes intelligentes et féroces, douées à un degré plus grand que les animaux de toutes les autres espèces, de deux facultés précieuses: la faculté de penser et le besoin de se révolter.

Ces deux facultés, combinant leur action progressive dans l'histoire, représentent la puissance négative dans le développement positif de l'animalité humaine, et créent par conséquent tout ce qui constitue l'humanité dans les hommes.

La Bible, qui est un livre très intéressant et çà et là très profond, lorsqu'on le considère comme l'une des plus anciennes manifestations de la sagesse et de la fantaisie humaines, exprime cette vérité d'une manière fort naïve dans son mythe du péché originel. Jéhovah, qui, de tous les bons dieux adorés par les hommes, fut certainement le plus jaloux, le plus vaniteux, le plus féroce, le plus injuste, le plus sanguinaire, le plus despote et le plus ennemi de la dignité et de la liberté humaines, Jéhovah venait de créer Adam et Ève, par on ne sait quel caprice, peut-être pour se donner des esclaves nouveaux.

Il mit généreusement à leur disposition toute la terre, avec tous ses fruits et tous ses animaux, et ne posa qu'une seule limite à cette complète jouissance: il leur défendit expressément de toucher aux fruits de l'arbre de la science. Il voulait donc que l'homme, privé de toute conscience de lui-même, restât une bête éternelle, toujours à quatre pattes devant le Dieu «*vivant*», son créateur et son maître. Mais voici que vient Satan, l'éternel révolté, le premier libre-penseur et l'émancipateur des mondes! Il fait honte à l'homme de son ignorance et de son obéissance bestiales; il l'émancipe, imprime sur son front le sceau de la liberté et de l'humanité, en le poussant à désobéir et à manger du fruit de la science.

On sait le reste. Le bon Dieu, dont la prescience, constituant une des divines facultés, aurait dû l'avertir pourtant de ce qui devait arriver, se mit dans une terrible et ridicule fureur: il maudit Satan, l'homme et le monde créés par lui-même, se frappant pour ainsi dire dans sa propre création, comme font les enfants lorsqu'ils se mettent en colère; et non content de frapper nos ancêtres dans le présent, il les maudit dans toutes les générations à venir, innocentes du crime commis par leurs ancêtres. Nos théologiens catholiques et protestants trouvent cela très profond et très juste, précisément parce que c'est monstrueusement inique et absurde. Puis, se rappelant qu'il n'était pas seulement un Dieu de vengeance et de colère, mais encore un Dieu d'amour, après avoir tourmenté l'existence de quelques milliards de pauvres êtres humains et les avoir condamnés à un enfer éternel, il eut pitié du reste, et pour les sauver, pour réconcilier son amour éternel et divin avec sa colère éternelle et divine, toujours avide de victimes et de sang, il envoya au monde comme une victime expiatoire, son fils unique, afin qu'il fût tué par les hommes. Cela s'appelle le mystère de la Rédemption, base de toutes les religions chrétiennes. Encore si le divin Sauveur avait sauvé le monde humain! Mais non; dans le paradis promis par le Christ, on le sait, puisque c'est formellement annoncé, il n'y aura que fort peu d'élus. Le reste, l'immense majorité des générations présentes et à venir, brûleront éternellement dans l'enfer. En attendant, pour nous consoler, Dieu, toujours juste, toujours bon, livre la terre au gouvernement des Napoléon III, des Guillaume 1^{er}, des Ferdinand d'Autriche et des Alexandre de toutes les Russies.

Tels sont les contes absurdes qu'on débite et les doctrines monstrueuses qu'on enseigne, en plein XIX^{ème} siècle, dans toutes les écoles populaires de l'Europe, sur l'ordre exprès des gouvernements. On appelle cela civiliser les peuples! N'est-il pas évident que tous les gouvernements sont les empoisonneurs systématiques, les abêtisseurs intéressés des masses populaires?

Voilà les ignobles et criminels moyens qu'ils emploient pour retenir les nations dans un esclavage éternel, afin de pouvoir mieux les tondre sans doute. Que sont les crimes de tous les Tropsmann du monde, en présence de ce crime de lèse-humanité qui se commet journellement, au grand jour, sur toute la surface du monde civilisé, par ceux-là mêmes qui osent s'appeler les tuteurs et les pères de peuples?

Et pourtant, dans le mythe du péché originel, Dieu donna raison à Satan, il reconnut que le diable n'avait pas trompé Adam et Ève en leur promettant la science et la liberté, comme récompense de l'acte de désobéissance qu'il les avait induits à commettre; car aussitôt qu'ils eurent mangé du fruit défendu, Dieu, se dit en lui-même (voir la Bible):

«Voici, l'homme est devenu comme l'un des dieux, il sait le bien et le mal; empêchons-le donc de manger du fruit de la vie éternelle, afin qu'il ne devienne pas immortel comme Nous».

Laissons maintenant de côté la partie fabuleuse de ce mythe et considérons-en le vrai sens, très clair,

du reste. L'homme s'est émancipé, il s'est séparé de l'animalité et s'est constitué homme; il commencé son histoire et son développement spécialement humain par un acte de désobéissance et de science, c'est-à-dire par la révolte et par la pensée.

Le système des idéalistes nous présente tout-à-fait le contraire. C'est le renversement absolu de toutes ces expériences humaines et de ce bon sens universel et commun qui est la condition essentielle de toute entente humaine et qui, en s'élevant de cette vérité si simple et si anciennement reconnue, que 2 et 2 font 4, jusqu'aux considérations scientifiques les plus sublimes et les plus compliquées, n'admettant d'ailleurs jamais rien qui ne soit sévèrement confirmé par l'expérience et par l'observation des choses et des faits, constitue la seule base sérieuse des connaissances humaines.

On conçoit parfaitement le développement successif du monde matériel, aussi bien que de la vie organique, animale, et de l'intelligence historiquement progressive de l'homme, individuelle ou sociale. C'est un mouvement tout à fait naturel du simple au composé, de bas en haut, ou de l'inférieur au supérieur; un mouvement conforme à toutes nos expériences journalières, et par conséquent conforme aussi à notre logique naturelle, aux lois propres de notre esprit qui, ne se formant jamais et ne pouvant se développer qu'à l'aide de ces mêmes expériences, n'en est pour ainsi dire que la reproduction mentale, cérébrale ou le résumé réfléchi.

Bien loin de suivre la voie naturelle de bas en haut, de l'inférieur au supérieur, et du relativement simple au plus compliqué; au lieu d'admettre sagement, rationnellement, la transition progressive et réelle du monde appelé inorganique au monde organique, végétal, animal, puis spécialement humain; de la matière ou de l'être chimique à la matière ou à l'être vivant, et de l'être vivant à l'être pensant, les idéalistes, obsédés, aveugles et poussés par le fantôme divin dont ils ont hérité de la théologie, prennent la voie absolument contraire. Ils vont de haut en bas, du supérieur à l'inférieur, du compliqué au simple. Ils commencent par Dieu, soit comme personne, soit comme substance ou idée divine, et le premier pas qu'ils font est une terrible dégringolade des hauteurs sublimes de l'éternel idéal dans la fange du monde matériel: de la perfection absolue dans l'imperfection absolue; de la pensée à l'être, ou plutôt de l'Être Suprême au Néant. Quand, comment et pourquoi l'Être divin, éternel, infini, le parfait absolu, probablement ennuyé de lui-même, s'est-il décidé à ce *salto mortale* (*) désespéré, voilà ce qu'aucun idéaliste, ni théologien, ni métaphysicien, ni poète, n'a jamais su ni comprendre lui-même, ni expliquer aux profanes. Toutes les religions passées et présentes et tous les systèmes de philosophie transcendants roulent sur cet unique et inique mystère (1). De saints hommes, des législateurs inspirés, des prophètes, des messies y ont cherché la vie, et n'y ont trouvé que la torture et la mort. Comme le sphynx antique, il les a dévorés, parce qu'ils n'ont pas su l'expliquer. De grands philosophes, depuis Héraclide et Platon jusqu'à Descartes, Spinoza, Leibnitz, Kant, Fichte, Schelling et Hegel, sans parler des philosophes indous, ont écrit des monceaux de volumes et ont créé des systèmes aussi ingénieux que sublimes, dans lesquels ils ont dit en passant beaucoup de belles et de grandes choses et découvert des vérités immortelles, mais qui ont laissé ce mystère, objet principal de leurs investigations transcendantales, aussi insondable qu'il l'était avant eux. Les efforts gigantesques des plus admirables génies que le monde connaisse, et qui, les uns après les autres, pendant trente siècles au moins, ont entrepris toujours de nouveau ce travail de Sisyphe, n'ont abouti qu'à rendre ce mystère plus incompréhensible encore.

Pouvons-nous espérer qu'il nous sera dévoilé par les spéculations routinières de quelque disciple pédant d'une métaphysique artificiellement réchauffée, à l'époque où tous les esprits vivants et sérieux se sont détournés de cette science équivoque, issue d'une transaction entre la déraison de la foi et la saine raison scientifique?

Il est évident que ce terrible mystère est inexplicable, c'est-à-dire qu'il est absurde, l'absurde parce que seul ne se laisse point expliquer. Il est évident que quiconque en a besoin pour son bonheur, pour sa vie, doit renoncer à sa raison, et retourner, s'il le peut, à la foi naïve, aveugle, stupide; répéter avec Tertulien et avec tous les croyants sincères, ces paroles qui résument la quintessence même de la théologie: *Credo quia absurdum* (**).

(*) Saut mortel.

(1) Je l'appelle «*inique*», parce que ce mystère a été et continue encore d'être la consécration de toutes les horreurs qui se sont commises et qui se commettent dans le monde; je l'appelle «*inique*», parce que toutes les autres absurdités théologiques et métaphysiques qui abêtissent l'esprit des hommes n'en sont que les conséquences nécessaires.

(**) «*Je crois parce que c'est absurde*» ou «*Je le crois parce que c'est absurde*».

Alors toute discussion cesse, et il ne reste plus que la stupidité triomphante de la foi. Mais aussitôt s'élève une autre question: *Comment peut naître dans un homme intelligent et instruit le besoin de croire en ce mystère?*

Que la croyance en Dieu, créateur, ordonnateur, juge, maître, maudisseur, sauveur et bienfaiteur du monde, se soit conservée dans le peuple, et surtout dans les populations rurales beaucoup plus encore que dans le prolétariat des villes, rien de plus naturel. Le peuple, malheureusement, est encore très ignorant et maintenu dans l'ignorance par les efforts systématiques de tous les gouvernements qui la considèrent, non sans beaucoup de raison, comme l'une des conditions essentielles de leur propre puissance. Écrasé par son travail quotidien, privé de loisir, de commerce intellectuel, de lecture, enfin de presque tous les moyens et d'une bonne partie des stimulants qui développent la réflexion dans les hommes, le peuple accepte le plus souvent, sans critique et en bloc, les traditions religieuses. Elles l'enveloppent dès le bas âge dans toutes les circonstances de sa vie et, artificiellement entretenues en son sein par une foule d'empoisonneurs officiels de toutes sortes, prêtres et laïques, elles se transforment chez lui en une sorte d'habitude mentale, trop souvent plus puissante même que son bon sens naturel.

Il est une autre raison qui explique et qui légitime en quelque sorte les croyances absurdes du peuple.

Cette raison, c'est la situation misérable à laquelle il se trouve fatalement condamné par l'organisation économique de la société, dans les pays les plus civilisés de l'Europe. Réduit, sous le rapport intellectuel et moral aussi bien que sous le rapport matériel, au minimum d'une existence humaine, enfermé dans sa vie comme un prisonnier dans sa prison, sans horizon, sans issue, sans avenir même, si l'on en croit les économistes, le peuple devrait avoir l'âme singulièrement étroite et l'instinct aplati des bourgeois pour ne point éprouver le besoin d'en sortir; mais, pour cela, il n'a que trois moyens: donc deux fantastiques et le troisième réel. Les deux premiers, sont le cabaret et l'église; le troisième, c'est la révolution sociale. Cette dernière, beaucoup plus que la propagande anti-théologique des libres-penseurs, sera capable de détruire les croyances religieuses et les habitudes de débauche dans le peuple, croyances et habitudes qui sont plus intimement liées ensemble qu'on ne le pense. En substituant aux jouissances à la fois illusoires et brutales du dévergondage corporel et spirituel, les jouissances aussi délicates que riches de l'humanité développée dans chacun et dans tous, la révolution sociale aura la puissance de fermer en même temps tous les cabarets et toutes les églises.

Jusque là, le peuple, pris en masse, croira, et, s'il n'a pas raison de croire, il en aura au moins le droit.

Il est une catégorie de gens qui, s'ils ne croient pas, doivent au moins faire semblant de croire. Ce sont tous les tourmenteurs, tous les oppresseurs et tous les exploiters de l'humanité: prêtres, monarques, hommes d'État, hommes de guerre, financiers publics et privés, fonctionnaires de toutes sortes, policiers, gendarmes, geôliers et bourreaux, capitalistes, pressureurs, entrepreneurs et propriétaires, avocats, économistes, politiciens de toutes les couleurs, jusqu'au dernier vendeur d'épices, tous répéteront à l'unisson ces paroles de Voltaire: *Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.*

Car, vous comprenez, *«il faut une religion pour le peuple»*. C'est la soupape de sûreté.

Il existe aussi nombre d'âmes honnêtes, mais faibles, qui, trop intelligentes pour prendre les dogmes chrétiens au sérieux, les rejettent en détail, mais n'ont le courage, ni la force, ni la résolution nécessaire pour les repousser en gros. Elles abandonnent à la critique toutes les absurdités particulières de la religion, elles font fi de tous les miracles, mais elles se cramponnent avec désespoir à l'absurdité principale, source de toutes les autres, au miracle qui explique et légitime tous les autres miracles, à l'existence de Dieu. Leur Dieu n'est point l'Être vigoureux et puissant, le Dieu totalement positif de la théologie. C'est un être nébuleux, diaphane, illusoire, tellement illusoire qu'il se transforme en Néant quand on croit le saisir; c'est un mirage, un feu follet qui ne réchauffe ni n'éclaire. Et pourtant elles y tiennent, et elles croient que s'il allait disparaître, tout disparaîtrait avec lui. Ce sont des âmes incertaines, malades, désorientées dans la civilisation actuelle, n'appartenant ni au présent ni à l'avenir, de pâles fantômes éternellement suspendus entre le ciel et la terre, et occupant entre la politique bourgeoise et le socialisme du prolétariat absolument la même position. Elles ne se sentent la force ni de penser jusqu'à la fin, ni de vouloir, ni de se résoudre, et elles perdent leur temps et leur peine en s'efforçant toujours de concilier l'inconciliable.

Dans la vie publique, ceux-là s'appellent les socialistes bourgeois. Aucune discussion n'est possible avec eux. Ils sont trop malades.

Mais il est un petit nombre d'hommes illustres, dont aucun n'osera parler sans respect, et dont nul ne songera à mettre en doute ni la santé vigoureuse, ni la force d'esprit, ni la bonne foi. Qu'il me suffise de citer les noms de Mazzini, de Michelet, de Quinet, de John Stuart Mill (2). Âmes généreuses et fortes, grands cœurs, grands esprits, grands écrivains, et le premier, régénérateur héroïque et révolutionnaire d'une grande nation, ils sont tous les apôtres de l'idéalisme et les contempteurs, les adversaires passionnés du matérialisme, et, par conséquent aussi, du socialisme, en philosophie aussi bien qu'en politique.

C'est donc contre eux qu'il faut discuter cette question.

(A suivre).

Michel BAKOUNINE.

(2) Stuart Mill est peut-être le seul dont il soit permis de mettre en doute l'idéalisme sérieux; et cela pour deux raisons: la première est que, s'il n'est point absolument le disciple, il est un admirateur passionné, un adhérent de la *Philosophie positive* d'Auguste Comte, philosophie qui, malgré ses réticences nombreuses, est réellement athée; la seconde, c'est que Stuart Mill était Anglais et qu'en Angleterre se proclamer athée, c'est se mettre en dehors de la société, même encore aujourd'hui.